

**“Comme  
un papier  
tue-mouches  
dans une  
maison  
de vacances  
fermée”**

La Parole Errante  
à la Maison de l'Arbre  
9 rue François Debergue  
Montreuil 93100

**de  
mai  
68  
à...**

**CHANTEUR**



**“Libertaire et  
anarchiste”  
*Jean-Pierre  
Duteuil***

**Propos recueillis  
par Pierre Vincent Cresceri  
et Stéphane Gatti  
Rédaction et mise en forme  
Benoit Francès**

**“Libertaire et anarchiste.”**

Entretien  
avec  
Jean-Pierre  
Duteuil

**Le Mouvement du 22 mars est le cœur libertaire de mai 68. Refuser la hiérarchie. Rejeter les bureaucraties. S'auto-organiser. Se rencontrer. Faire, défaire, refaire. Dire. Ces aspects de la lutte naissante vont se diffuser dans le bouillonnement de mai et au-delà, renouvelant durablement les pratiques militantes. Jean-Pierre Duteuil, militant anarchiste dès avant mai, cofondateur du 22 Mars, contribue à lui donner ses couleurs – Noir et Rouge. Ce moment est une brèche, « il faut faire les choses ». L'importante production de tracts, de journaux, de textes atteste de cette vie intense ; autant de reflets d'une force propre aux anarchistes, la capacité d'imprimer et de diffuser leurs idées. Mai 68 l'absorbe, mais n'est qu'un passage : Jean-Pierre Duteuil part au Pays basque, où il devient imprimeur et milite aux côtés d'un mouvement nationaliste alors fortement libertaire. Plus tard, avec les éditions Acratie qu'il a fondées, il publie des incunables, des textes de tous bords autrement introuvables. Et, aussi, les « archives » brutes du 22 mars et de mai 68, des écrits urgents qui permettent de cerner au plus près ce qui s'est passé, ce qui s'est dit, la révolte, l'histoire qui se fait, loin des gloses intéressées qui recouvriront ces événements.**

## “Libertaire et anarchiste”

Mai 68 n'a été ni un événement de rupture ni un événement fondateur. Pour moi, cela commence deux, trois ans avant. Mai 68 est une continuation. C'est bien pour cela que je parle toujours d'avant. Ce n'est pas une conséquence logique, mais ma transformation date des années précédentes. Il y a l'Espagne et l'Italie aussi. Les premiers anars que j'ai connus sont des anars italiens. Avant le bac, je suis allé en Italie pendant plusieurs mois. J'ai donc connu des anars italiens, avec qui je découvre 5 cette espèce de critique de rupture, de mode de vie un peu collectif. Il y avait les campings anars, qui brassaient déjà pas mal de monde. En 65, j'y ai connu Pinelli, Valpreda, des vieux qui avaient fait l'occupation des usines en Italie, des Espagnols, des Anglais, des Provos hollandais. À l'époque, on se côtoie dans des réunions internationales, mais aussi dans ce grand camping libertaire organisé par les Espagnols, où l'on reste quinze jours trois semaines, où l'on vit ensemble. Avant 68, on vit déjà à quatre ou cinq dans un même appart. Dany utilise le terme de tribu dans la préface de mon livre sur le Mouvement du 22 mars. Effectivement, on était un peu une tribu.

## Le 22 mars, un moment, une pratique

*Pour l'époque, le 22 mars est quelque chose de très nouveau comme forme d'organisation.*

C'est relativement nouveau et je pense surtout que cela a perduré. Après mai 68, les formes d'organisation des luttes ne sont plus les mêmes. Après une période aseptisée à partir de 1981, cela a commencé par les coordinations infirmières, mais, en général, les mouvements n'ont plus la même forme. Pour chaque mouvement, il y a des comités qui se forment. Des comités de lutte qui ne sont pas forcément structurés par les organisations traditionnelles. C'est vrai que mai 68, ça échappe. On parlait tout à l'heure des occupations. Les gens, pour la plupart, ne restent pas enfermés dans l'usine : ils vont discuter dans la rue. C'est vraiment dans la rue que cela se passe, pas au sens de faire la révolution dans la rue, mais au sens de rencontrer des gens. Pour moi, le Mouvement du 22 mars est assez emblématique de ces formes d'organisation, de rencontre, qui ne sont pas absolument spontanéistes – spontanéiste, cela ne veut pas dire grand-chose : il y a toujours des germes, des choses qui se passent –, mais qui libèrent, qui élargissent la chose. Arriver à faire comprendre qu'il peut y avoir des mouvements de ce genre, et qu'il peut y avoir des orientations politiques de ce genre me paraît être un enjeu. En fait, c'est la lutte contre la bureaucratie. Est-ce qu'on veut une forme d'organisation sociale bureaucratique, au sens de la structure, du mode de pensée ; ou est-ce qu'il y a d'autres formes de relation possibles ? Le 22 mars traduit ce désir, cette possibilité dans les luttes sociales. Cela me paraît important.

Ce qui me paraît intéressant dans les documents, c'est qu'ils

montrent que ce mouvement ne s'est pas laissé récupérer. Probablement que s'il ne s'était pas dissous, il l'aurait été. Mais je trouve que c'est intéressant qu'il se soit dissous pour donner naissance à d'autres choses. C'est un moment, et cette notion de moment est importante, y compris dans les mouvements qui se passent maintenant. C'est important que les gens prennent du plaisir dans les luttes. Les lycéens, l'année dernière, ça durait, durait, et pas seulement par stratégie. Ils étaient bien contents de faire ce qu'ils faisaient, ils étaient bien dedans. C'est une notion fondamentale pour moi, à savoir que mener une grève, une lutte, ce n'est pas un poids qu'on doit porter sur ses épaules. On peut en souffrir quand on n'est plus payé, mais cela doit aussi être un moment qui, quelque part, préfigure ce qu'on veut comme mode de rapport social pour plus tard. Si tu n'as pas cette anticipation, cela n'a pas de sens. Il faut qu'il y ait dans la lutte d'autres types de rapport. C'est toujours comme cela, dans tous les mouvements sociaux.

En plus, ce qui est intéressant dans Mai 68, les documents du 22 mars le montrent un peu, c'est le bouillonnement. Quand on les lit et qu'on voit les dates, on se rend bien compte qu'il y a 7 une vie intense. Ce n'est pas possible de pondre autant de textes en deux mois s'il ne se passe rien. Cela me paraît intéressant de voir aussi la nécessité et le désir démocratique. Cela revient toujours dans le 22 mars. Il n'y a pas de chef, pas de comité central. Bien sûr qu'il y a du pouvoir. Il y a des rapports de pouvoir, évidemment, on peut en parler. Mais il y a une volonté de les débusquer, de ne pas s'en contenter. C'est fondamental dans tous les mouvements. Évidemment, si tu veux construire le Parti sur le mode bolchevique le plus dur, tu ne te poses pas ces problèmes-là. Mais tu n'es pas plus efficace. L'intérêt du 22 mars est de montrer qu'avec un autre type de rapport on est aussi efficace. Parce qu'il y a toujours l'idée que ce n'est pas efficace d'être révolutionnaire ou libertaire.

C'est l'inverse. Je pense qu'il n'y aurait pas de réformes sans révolutionnaires. Les vraies réformes qu'on obtient, c'est parce qu'il y a eu des révolutionnaires. De la même manière, l'efficacité est plutôt dans cette forme d'organisation que dans celle des organisations centralisées et hiérarchisées.

*Dans l'après 68, la question du pouvoir a fait avorter un nombre de choses incroyables. Est-ce que le développement de la capacité critique n'était pas devenu aussi un boulet qu'il fallait déplacer avant de mettre quoi que ce soit en place ?*

Oui, c'est la place de la critique dans une dynamique. La critique peut être paralysante aussi. C'est pour cela qu'il faut qu'il y ait de l'action. C'est aussi une originalité du 22 mars de montrer que les divergences doivent trouver leur champ d'application dans le développement d'une pratique. Sinon, cela reste en champ clos et c'est complètement paralysant, abstrait, universitaire, théorique. Mais à partir du moment où il y a une dynamique qui l'emporte... Il y a quand même des mouvements où il y a eu des dynamiques à certaines périodes. Dans le mouvement des femmes, il y a eu une dynamique. Il faut aussi faire attention à ce que la critique soit présente. Il y a eu aussi le réflexe inverse de dire : « Pas de critique, cela paralyse. » C'est tout aussi dangereux. À mon avis, ce ne sont pas des trucs de décision, ce n'est pas en ayant la bonne ligne par rapport à ça qu'on y arrive. C'est en favorisant, en ouvrant des brèches pour que les gens s'expriment, pour qu'il se passe quelque chose. Ce n'est pas magique, ce n'est pas en appuyant sur un bouton que cela se produit. Dans les mouvements étudiants, ça part bien. Après, au fur et à mesure qu'il y a des enjeux, ça se rétrécit. Il y a le principe bureaucratique qui s'y met. Et c'est toujours à la fin des mouvements que cela devient comme ça. On ne peut pas faire autrement.



Un truc important dans le 22 mars est de dire : « Il ne faut pas hésiter à faire des choses quand on le sent. Il ne faut pas trop rationaliser, partir sur de grandes discussions. » C'est présent dans toutes les initiatives. On a toujours dit : « Personne ne représente le 22 mars, mais tout le monde le représente. S'il y a un groupe de gens qui veulent prendre une initiative, ils la prennent. Il n'y a pas besoin d'en discuter à condition qu'ils en parlent ». Par exemple, aller faire chier le ministre qui inaugure une piscine, tu n'as pas besoin de faire une assemblée générale de trois heures. Ceux qui le sentent, il ne faut pas hésiter à le faire. Il n'y a pas besoin d'avoir l'unanimité sur tout. À partir du moment où il y a un cadre presque idéologique, il faut y aller. C'est dit dans les tribunes du 22 mars. Un groupe veut aller à telle usine, parce qu'il connaît quelqu'un, par exemple : il faut faire les choses. La seule chose importante est de les rendre transparentes, d'en discuter après, d'en tirer quelque chose et de les faire partager. Mais pas forcément de dire : on fait tout au même moment. On peut se tromper. Un parti politique va passer des heures à un congrès à définir tout ce qui doit être fait. Mais cela ne marche pas, ce n'est pas comme ça 9 que cela se passe. On croit que c'est ainsi, mais ce n'est pas vrai. Tu es toujours plus ou moins dans l'improvisation.

*Et pour toi, après le Mouvement du 22 mars...*

Ce n'est pas une énorme rupture. Je continue à militer et à faire les choses comme je les faisais juste avant. Je ne pars pas vivre à la campagne. D'ailleurs, cela m'énervait les gens qui parlaient vivre à la campagne. Je les considérais un peu comme des déserteurs, alors qu'il y avait encore du boulot à faire. J'étais pion, et je suis encore pion l'année d'après. Avant, j'allais à la fac pour militer et, après, je continue à y aller uniquement pour cela. Par contre, je me replie un peu sur ma famille

politique d'origine. En mai 68, j'avais un peu quitté le groupe politique Noir et Rouge pour me diluer dans le 22 mars. Il y avait des gens nouveaux comme July, Geismar, Prisca Bachelet. Des gens assez fascinants. Il y a tout un jeu de séduction qui s'opère dans ces moments-là. Après, je retrouve un peu les fondamentaux, les copains que j'avais un peu perdus de vue pendant deux ou trois mois. Trois mois en 68, cela paraissait un siècle. Voilà, tout cela pour dire qu'il y avait une continuité pour moi avec, certes, des moments très forts. La continuité dont je parle n'est pas purement linéaire.

## De Nanterre à Dauphine

*Tu ne va pas rester tout le temps pion.*

Non. J'ai été viré à cause de mes activités politiques. Et deux trois mois après, je suis entré comme chargé de cours en psycho-sociologie à la faculté de Dauphine. Dauphine venait d'ouvrir comme faculté expérimentale. Yves Stourdzé, qui était aussi un Nanterrois du 22 mars, avait eu un poste de chargé de cours au département de psycho-socio de Dauphine, et il cherchait à avoir des gens un peu nouveaux. Sans l'aura du 22 mars, je n'aurais jamais été embauché. Je venais d'avoir la maîtrise de socio et voilà, j'étais chargé de cours à Dauphine. Mais pas pour suffisamment d'heures, si bien qu'en même temps j'étais entré dans la bibliothèque de Montrouge pour l'enfance inadaptée. Je couvrais des livres. Cela me permettait de vivre tout à fait correctement avec un minimum d'heures de travail. Je suis resté dix ans à Dauphine. Il y a eu toute une série d'activités dans la fac qui étaient, pour moi, le prolongement de ce que j'avais pu faire à Nanterre, sauf que là, j'étais enseignant.

Participation à des grèves, participation à des critiques du savoir, critique de la sociologie. À la bibliothèque, c'était des copains et des copines surtout. Mais au bout d'une dizaine d'années, la direction s'est rendu compte que j'avais des diplômes et ils m'ont fait passer chercheur. Ce que je ne voulais absolument pas. Et, alors que j'étais invirable sur la couverture des livres, là, à la première recherche... Évidemment, à partir du moment où tu es chercheur, tu es amené à exprimer quelque chose, alors que la couverture des livres était parfaitement anonyme. J'ai été viré. Et Dauphine, j'en suis parti volontairement en 81.

*La restauration a-t-elle été rapide ?*

C'était une nouvelle fac. Tout le côté expérimental a foutu le camp progressivement. C'est incontestable, mais je n'avais pas de point de comparaison avec ce que cela pouvait être avant. Elle devenait de plus en plus une fac de gestion de l'entreprise. C'était paradoxal qu'une fac née de 68 soit une fac de gestion de l'entreprise. Maintenant, c'est devenu quasiment une université privée. C'est le top, c'est très réac. Mais à l'époque, en socio, on était un noyau suffisamment fort pour résister à l'institution. Cela ne les faisait pas chier parce que, de toute façon, le cours de psycho-socio que je donnais pour des étudiants qui vont faire gestion de l'entreprise était un peu comme le cours de gymnastique au lycée. C'était une petite option qui ne comptait pas. D'ailleurs, je leur faisais faire des films de critique de publicité. Cela ne gênait pas vraiment, ce qu'on faisait.

Ceux comme Tiennot Grumbach ou Françoise Picq, qui enseignaient aussi à Dauphine, mais en droit, gênaient davantage. Évidemment, cela touchait plus directement ce à quoi était destiné l'enseignement de cette université. Stourdzé s'est

fait viré dans un premier temps. On a fait une grève de la faim avec Tiennot Grumbach et il a été réintégré. L'année d'après, c'est moi qui ai été viré, puis réintégré. Et puis, j'en suis sorti volontairement pour deux raisons conjointes. L'une, pour des raisons affectives : ma copine étant aussi à Dauphine s'était mise dans l'idée de passer sa thèse. Moi je ne voulais pas. J'ai connu quelqu'un d'autre qui allait vivre au Pays basque, on s'est séparé. J'allais donc, de temps en temps, au Pays basque. Et un jour, je ne suis pas revenu. C'était 81. Je savais que si Mitterrand passait, on serait titularisé et je ne voulais pas être titularisé. Je ne voulais pas être professeur assistant de fac. Cela me faisait chier. J'en avais marre parce que le type d'étudiants était de plus en plus chiant. Il ne se passait plus rien. Les copains avec qui on avait foutu la merde dans cette fac commençaient tous à s'écraser. Je trouvais qu'eux-mêmes se normalisaient. J'ai donc trouvé beaucoup plus intéressant d'aller découvrir le Pays basque, où j'ai connu d'autres gens, d'autres militants, plus jeunes, dans la mouvance basque. Je suis allé vivre là-bas. On a monté une imprimerie avec ces gens-là et je  
12 me suis transformé en imprimeur. On a monté une petite imprimerie, j'ai commencé les éditions Acratie et j'ai vécu là-bas une dizaine d'années. Un peu plus parce qu'au début je faisais des allers-retours.

## Libertaires au Pays basque

*Comment as-tu appris le métier d'imprimeur ?*

Sur le tas, en grande partie, avec deux autres copains qui n'étaient pas plus imprimeurs que moi. On a passé quelques jours au Mans chez des copains imprimeurs. C'est chez eux que je

fais imprimer maintenant. On y est allé et le copain nous a un peu appris. Quand on a reçu notre offset, il est venu passer quelques jours pour nous la régler et nous apprendre sur celle-là. Après, on s'est perfectionnés nous-mêmes. On faisait beaucoup de sérigraphies pour les affiches. La sérigraphie, ce n'est pas très technique. Après, tu apprends à faire mieux... Mais aucun de nous n'avait été apprenti.

*Cela s'est passé de compagnon à compagnon.*

Oui, complètement. Une transmission directe. On n'est pas passé par une école d'imprimerie ni par une formation. L'un d'entre nous a fait une formation obligatoire de création d'entreprise. Il faut être passé par une formation de ce genre pour pouvoir se déclarer, pour obtenir un prêt. On a eu une aide à l'emploi, un million à l'époque, avec laquelle on a acheté la machine.

*Ce retour vers l'imprimerie, c'est l'emblème anarchiste, non ?*

13

C'est vrai que, sans le vouloir, c'est du classique. Ce n'était pas du tout réfléchi, même si cela doit correspondre à une tournure d'esprit. Quelque part, c'est l'idée de vouloir faire tout soi-même. J'écris le bouquin, je le tape, je le publie et je ne le vends pas ! C'était une imprimerie commerciale, mais extrêmement militante. On faisait de la sérigraphie, des affiches. On avait des activités politiques dans le mouvement basque. On imprimait les journaux, les tracts, les autocollants. D'une certaine manière, cela correspondait à l'effervescence qu'il y avait à cette époque au Pays basque. Il ne s'était pas passé grand-chose en 68. C'est en 70, 71, 72 qu'il y a eu une génération de jeunes qui ont fait leur mai 68. Ce sont ceux-là que j'ai rencontrés par hasard. En 74, j'avais un copain,

Richard Ladmiral, qui était à la Liaison des étudiants anarchistes puis prof à Pau. Il avait organisé en 73 ou 74 un camping anar dans une vallée du Pays basque. Cela m'avait permis de rencontrer des gens. Quand je me suis retrouvé à aller assez souvent au Pays basque, on a décidé de reprendre l'organisation du camping. En 1979 ou 1980, on l'a organisé là-bas et une douzaine de jeunes de la vallée sont venus. Des jeunes qui se disaient libertaires, anarchistes. Pas du tout étudiants, tous paysans, ouvriers. Avec deux de ce groupe-là, on a monté l'imprimerie, et je me suis retrouvé, dans les années qui ont suivi, à militer avec eux et d'autres dans cette vallée. On a fait plein de choses intéressantes. D'une certaine manière, cette vie-là a été une continuation d'un mode d'existence, d'un mode de vie, d'un mode de militantisme que je n'avais plus ici. Quand j'ai trouvé ça là-bas, il n'y a pas eu photo. Mais ce n'est pas quelque chose de rationnel.

*N'était-ce pas très éloigné, ce qui se passait au Pays basque et le 22 mars ?*

14

Oui, mais pas tant que ça en fait, à condition de ne pas faire de superposition point par point. D'abord, j'ai appris énormément de choses de ces gens et de ce milieu-là. On disait que les Basques étaient très fermés, que c'était très dur. Je ne l'ai pas du tout vécu comme ça. Cela a été une expérience humaine très forte en ce qui me concerne. J'ai, par exemple, appris pourquoi des gens peuvent se retrouver dans un mouvement nationaliste. Cela m'a fait réfléchir sur le sentiment d'appartenance, et j'ai mis cela en rapport avec mon expérience nanterroise où il y avait un très fort sentiment d'appartenance. Ce sentiment d'appartenance n'est pas forcément une fermeture. Pour exister, il faut être l'égal de l'autre. Eux, ils avaient été niés dans leur existence, y compris dans leur langue. Tous ces copains étaient

d'une génération sur qui l'on tapait encore sur les doigts pour qu'ils ne parlent pas le basque à l'école... Ce mouvement était extrêmement ouvert, aussi bien au Sud qu'au Nord. Bien sûr que ce n'était pas les mêmes caractéristiques, pas le même milieu. Ils étaient le plus souvent fils d'agriculteurs, ouvriers eux-mêmes. C'était complètement différent et je trouvais cela très bien. J'étais très content.

Il y avait également une forme assembléiste dans ce mouvement. C'était important. Et puis, beaucoup de manifs. À cette époque, il y avait une forte tendance libertaire dans ce mouvement. On faisait un journal libertaire. C'était aussi le moment où au Pays basque Sud, il y avait les grandes grèves ouvrières sur les chantiers à Bilbao, avec des batailles homériques contre la police. Même à l'intérieur d'ETA, il y avait une tendance conseilliste, libertaire. Et il y avait le mouvement anti-nucléaire : c'est un des trucs les plus importants dans cette période pour moi. On s'est battu sur Golfech, j'étais dans le Sud-Ouest. Et il y a eu Lemoniz, qui était une centrale nucléaire en projet au Pays basque Sud. C'est d'ailleurs le seul mouvement anti-nucléaire qui a abouti à la fermeture d'une centrale dans le monde. Tous les autres mouvements ont perdu. Golfech s'est construite. Plogoff ne s'est pas construite, mais elle n'avait pas été commencée. La centrale de Lemoniz était achevée. Il n'y avait plus qu'à appuyer sur un bouton. Des dizaines de milliers de personnes dans la rue sur une population de deux millions, c'était un mouvement très important. Finalement, ETA a porté le coup de grâce en assassinant l'ingénieur en chef américain qui était chargé d'appuyer sur le bouton. Là, le projet a été abandonné. Mais il y a eu un formidable mouvement populaire. Et, bien évidemment, quand tu es dans la situation d'un petit pays de deux millions et demi d'habitants, dont seulement cent cinquante mille au Nord où se pose ce problème de l'énergie, tu as plein de choses qui

brassent autour. J'ai appris des tas de choses à cette époque. C'était un peu un prolongement avec d'autres caractéristiques. Après, le mouvement est retombé, les tendances libertaires ont faibli aussi là-bas. Et j'en suis parti, mais ce n'est pas lié à des analyses politiques qui me font dire : il faut aller là ou là. C'est plutôt lié à des rapports affectifs.

*Le nationalisme et les luttes dans le Pays basque ont permis des mouvements qui regroupent toutes les classes sociales et, en même temps, laissent un grand sentiment d'opacité.*

C'est le cas aujourd'hui. En tout cas, dans le mouvement au Pays basque, c'est l'aspect nationaliste qui a occulté tout le reste depuis quelques années. Avant, c'était un mouvement de libération nationale et sociale, donc de classe aussi. Maintenant, c'est l'aspect nationaliste qui est dominant. Il n'y a pas que cela, c'est multiple, mais c'est beaucoup moins intéressant qu'à la fin des années 70 et au début des années 80. Pour moi, à cette époque, il y avait une résonance.

- 16 Vu de l'extérieur, les gens pensent toujours à ETA. ETA n'est pas une organisation comme les autres, c'est tout un mouvement. Il y a une effervescence politico-culturelle très forte au Pays basque. C'est très en avance sur les mouvements homosexuels, les mouvements de femmes. Eva Forest est là-bas. Il y a plein de lieux, des Gaztetxe, des maisons de jeunes, des bistrotts associatifs. Il y a toute une vie associative parallèle très forte qui est liée au mouvement. C'est une explosion bien avant l'Espagne sur tous ces mouvements-là. L'Espagne découvre d'autres types de mouvements après la chute du franquisme. Au Pays basque, ça explose sur tous ces mouvements à caractère libertaire. L'écologie, le féminisme, l'homosexualité, tout cela est très représenté dans le mouvement basque. Ce qui n'est pas fréquent dans les mouvements dits « nationalistes », c'est le



moins qu'on puisse dire. Cela donne des choses intéressantes. Il y a une ambiance de lutte. J'ai trouvé un mouvement très ouvert où on pouvait dire beaucoup de choses. Là où j'habitais, on a participé à une radio associative pendant cinq-six ans. On a toujours pu dire ce qu'on voulait. C'était une expérience intéressante. Donc, ce n'est pas une superposition point par point de mai 68, mais j'y retrouve quand même des choses.

Il y a, là-bas, une nouvelle génération de jeunes dans les années 70 qui sont un peu en rupture avec la société traditionnelle, mais qui existent dedans. Ce qui était intéressant, c'est qu'ils ne sont pas sortis de leur corps social d'origine. Ils ne se sont pas établis, ils sont dedans. Ce sont les jeunes de la vallée, donc dans des zones rurales qui sont globalement plutôt réactionnaires, catholiques, conservatrices. Or, ce sont les enfants de ces gens-là qui ont fait ce mouvement. Donc cela interroge, bouleverse, crée des choses. On a fait un journal de contre-information locale dans la vallée de la Soule. J'y ai participé à plein. Ce journal, tous les mois, il s'en vendait entre sept cents et huit cents exemplaires sur une population de dix mille habitants. Il s'en vendait partout, dans les cafés, les bistrots. Cela a 17 eu une influence et joué un rôle politique, c'est clair.

## À la trace : les documents

*L'imprimerie t'a permis de publier un certain nombre de textes qui te tenaient à cœur.*

Pas tous. Il doit y avoir une cinquantaine de titres. Ceux qui ont été faits au Pays basque, que j'ai donc imprimés moi-même, sont minoritaires. Quand j'ai quitté le Pays basque, les

bouquins se sont imprimés dans des imprimeries militantes chez des copains. J'ai imprimé pas loin d'ici à Angers, chez Ivan Davy, qui est un imprimeur du milieu libertaire, au Mans ou à Paris. Mais ce n'est plus moi qui imprime.

*Dans les différents recueils sur 68, que ce soit sur l'organisation anarchiste à Nanterre ou sur le Mouvement du 22 mars, il y a une ligne éditoriale qui consiste à mettre à disposition des documents.*

Ce n'est pas le cas de tous les bouquins publiés, mais j'aime bien publier des documents. Il y en a d'autres de ce genre, comme celui sur la Colonne de fer, *Los Incontrolados*. D'ailleurs, si je refaisais aujourd'hui celui sur le 22 mars, il serait plus grand. J'ai retrouvé d'autres documents depuis. Mais bon, j'avais voulu le publier au moment du trentième anniversaire de 68, au moment de la commémoration. Cela permet de faire connaître. Mais curieusement, il est plus demandé aujourd'hui qu'il y a dix ans. C'est aussi parce que le quarantième  
18 anniversaire ne se passe pas de la même façon que les deux précédents. Il y a plus de choses intéressantes. Des aspects auparavant passés sous silence le sont moins maintenant. Le Mouvement du 22 mars, par exemple, on n'en a jamais autant parlé, mais aussi les grèves, qui ont été particulièrement occultées lors des deux anniversaires précédents.

*Plus on s'éloigne de mai 68, moins ceux qui ont pris la parole au départ, qui étaient des gens essentiellement organisés dans le cadre d'un parti, deviennent importants. Mai 68 se dégage progressivement de l'emprise des témoins.*

Je crois qu'il y a autre chose, c'est la situation sociale. 95, par exemple, qui n'a pas pu avoir d'effet en 98 au trentième

anniversaire. Chez les jeunes, ce n'est plus la génération de ceux qui pouvaient en avoir plein le cul de ce que racontaient leurs parents. Ce sont les petits-enfants maintenant. Tu le vois chez les jeunes de dix-huit, vingt ans qui sont beaucoup plus intéressés par 68. En même temps, il y a eu trois mouvements successifs chez les scolaires. Ce n'est pas rien ce qui s'est passé ces dernières années, les mouvements sur la Sécu, les grèves de cheminots, le mouvement anti-CPE, le mouvement anti-LRU... Il y a une remontée des luttes sociales. Ce n'était pas le cas des années Mitterrand. Je pense que cela joue aussi un rôle. On ne parlait pas des lycéens. Il y a vingt ans, les CAL avaient été oubliés. Cela ne peut plus l'être complètement après les mouvements lycéens. Et puis, il y a des gens qui ont décidé de prendre ça en main en dehors des grands médias. Par contre, au niveau des grandes chaînes de télé, tu as l'impression que tu pourrais faire du copier-coller. Tous les dix ans, c'est à peu près la même chose.

